

CHRONIQUE (5/6) La terrible journée du 22 août 1914 27 000 soldats français tués en 24 heures !

27 000 soldats français tués en une seule journée, dont vingt-trois de l'agglomération de l'arrondissement d'Elbeuf : tel est le bilan, particulièrement lourd et de sinistre mémoire, de la journée du 22 août 1914. Jamais, dans toute son histoire, l'armée française n'avait subi un tel désastre...

À la déclaration de guerre, les armées françaises et allemandes vont se mettre en marche selon des plans bien définis. Pour les Allemands, c'est le plan Schlieffen qui va être appliqué. Datant de 1905, ce plan prévoit de ne laisser en face des Français déployés le long de la frontière franco-allemande qu'un mince rideau de troupes, principalement des réservistes et des territoriaux, pour rassembler le maximum de soldats sur l'aile droite (1re, 2e, et 3e armées), qui devra traverser la Belgique avant de redescendre vers le sud et de se diriger sur Paris. Les armées du centre (4e et 5e armées) auront pour mission de traverser la forêt des Ardennes, tout en restant alignées avec

l'aile droite afin de protéger ses flancs. Enfin, l'aile gauche allemande (6e et 7e armées) devra elle, faire face aux Français en Alsace-Lorraine et s'opposer à toute offensive dans ce secteur.

Plan Schlieffen contre plan XVII

La France aussi dispose d'un plan d'attaque. Il s'agit du plan XVII. Datant de 1913, il prévoit de positionner les cinq armées françaises principalement en Haute-Alsace et en Lorraine, ainsi que des effectifs plus faibles dans le secteur de Belfort. À partir de ces positions, il sera possible de lancer des offensives en direction de l'Allemagne sur un front allant du Luxembourg à Strasbourg.

Le plan Schlieffen compte sur la neutralité de la Belgique, qui devra permettre aux troupes allemandes de traverser son territoire, pour pouvoir par la suite pénétrer en France. C'est pourquoi le 3 août 1914, l'Allemagne envoie un ultimatum au gouvernement belge lui enjoignant de laisser le passage libre à ses armées, sous peine de voir son pays considéré

comme ennemi.

Le roi Albert 1er refuse catégoriquement de se plier à la volonté des Allemands et décide de résister avec sa petite armée.

Le 4 août à 8 heures du matin, les Allemands entrent en Belgique. L'armée belge résiste courageusement, et livre d'abord des combats en rase campagne, pour se retrancher finalement dans les forts de Liège et de Namur. L'ennemi est obligé de supprimer cette menace sur ses flancs, avant de continuer sa progression vers la France. Le 5 août, la bataille des forts de Liège commence. Les Allemands disposent d'une artillerie lourde puissante et efficace, et ne mettent que quelques jours avant de capturer la ville, qui résiste pourtant bravement. Mais la bravoure ne suffit pas toujours, et Liège tombe aux mains des Allemands le 16 août.

Au secours des Belges

Pendant ce temps, devant la violation de la neutralité belge et la menace des armées allemandes arrivant par le nord, le commandement



Charge française, baïonnette au canon.

français se voit obligé de modifier ses plans, et de redéployer trois armées (3e, 4e et 5e) pour faire face aux forces adverses.

À partir du 21 août, les Français entrent en Belgique. Du nord au sud, la 5e armée du général Lanrezac avance en direction de Charleroi et Namur, la 4e armée du général de Langle de Cary progresse en direction de Neufchâteau, et la 3e armée du général Ruffey se dirige vers Arlon, dans les Ardennes.

Dans certains secteurs des combats ont lieu, plus particulièrement sur la rivière Sambre, dont les ponts sont des points de passages obligés pour les deux adversaires.

Au matin du 22 août 1914,

toutes les unités se portent à la recherche de l'ennemi. Les ordres du général en chef sont simples : avancer et attaquer l'ennemi partout où on le rencontrera.

On a assuré aux généraux qu'ils n'avaient en face d'eux que de faibles forces ennemis, et que les choses devraient se dérouler sans surprise. Pourtant, le manque de reconnaissance de cavalerie fait que l'on ignore tout, ou presque, sur la position réelle des Allemands.

Les soldats français se heurtent bientôt aux troupes ennemis. Mais partout où ils attaquent, ils sont repoussés. S'ils parviennent malgré tout à s'emparer d'une position stratégique, ils sont immédiatement contre-attaqués.

Les généraux français, pourtant, s'obstinent à lancer et relancer leurs troupes à l'assaut. Toute la journée, des batailles acharnées vont avoir lieu, à Charleroi, à Anderlues, à Rossignol où le Corps colonial subira les plus fortes pertes, ainsi qu'à Neufchâteau, Leernes et Longwy.

L'artillerie lourde allemande et les mitrailleuses viennent à bout des charges désespérées de nos soldats. Dans certains secteurs les pertes atteignent un niveau effroyable. Par exemple devant Rossignol, le Corps colonial perd 12 000 hommes, hors de combat en l'espace de quelques heures.

Le bilan final sera lourd, avec 27 000 soldats français tués en une seule journée. Jamais dans toute son histoire l'armée française n'avait subi un tel désastre.

Le soir de ce jour fatidique, toutes les unités battent en retraite et repassent la frontière pour essayer de se regrouper plus au sud, toujours suivies à distance par les Allemands. Nos soldats arrivent finalement sur la Marne, où ils se retranchent pour défendre Paris.

Il faudra attendre le début de la bataille de la Marne, le 5 septembre 1914, pour que l'armée française puisse de nouveau repartir à l'attaque.

Thierry GUILBERT



Le Saint-Pierrais René Emmanuel Bourgeois, tué le 22 août 1914, repose dans le cimetière militaire de Carnières (Belgique), près de l'endroit où il est tombé. La tombe de René Bourgeois, disparue à Anderlues, est enterré à Carnières.

Zoo M

23 soldats du canton d'Elbeuf tués

Du 1er régiment de zouaves (Alger) tué au combat de Chatelet :

SCHALL Louis, né le 14/10/1889 à Elbeuf, journalier, marié, domicilié à Saint-Pierre-lès-Elbeuf.

Du 5e régiment d'infanterie (Falaise) tué au combat de Charleroi :

LECOINTRE Georges, né le 30/7/1893 au Gros-Theil, charretier, célibataire, domicilié à Elbeuf.

Du 6e régiment de dragons (Evreux) tués au combat de Rossignol :

COIGNARD Alfred, né le 9/6/1888 à Sotteville-sous-le-Val, maréchal-ferrant, domicilié à Maisons-Lafitte.

DURUFLÉ Emilian, né le 12/6/1890 à Caudebec, employé à Paris, célibataire, domicilié à Caudebec.

Du 21e régiment d'infanterie coloniale (Paris) tué au combat de Neufchâteau :

JOURDE Frédéric, sergent, né le 10/9/1877 à Tracy-le-Mont, domicilié à Caudebec.

Du 24e régiment d'infanterie (Bernay) tués au combat d'Anderlues :

BOURGEOIS René, né le 1/9/1888 à Saint-Pierre-lès-Elbeuf, meunier, domicilié à Saint-Pierre.

BURON Paul, né le 1/9/1888 à Paris, comptable, domicilié à Paris. A habité Caudebec.

CALTOT Gaston, né le 5/7/1890 à Déville-lès-Rouen, cuisinier, domicilié à Elbeuf.

DESAINT-LEGER Raymond, sergent, né le 10/7/1891 à Caudebec, employé de banque, célibataire, domicilié à Caudebec.

Du 28e régiment d'infanterie (Evreux), tués au combats de Leernes et d'Anderlues :

HENRY Albert, né le 6/9/1892 à Surtauville, journalier, domicilié à Tourville-la-Rivière.

RICHER Joseph, soldat, né le 11/12/1891 à Elbeuf, journalier, domicilié à Elbeuf

SIGNOL René, né le 25/10/1891 à Caudebec, célibataire, employé, domicilié à Caudebec